

En constatant le succès de *Rienzi*, en l'applaudissant à bien des endroits, je me fais l'effet d'un sonneur aux cloches égaré sur le minaret d'une mosquée, et forcé de proclamer que Mahomet a été, un jour, vrai prophète. Personne, en effet, plus que moi n'est hostile, de tempérament et de conviction, au système musical de M. Wagner. Je brûle ce qu'il adore; j'adore ce qu'il brûle. *Tannhäuser* entendu trois fois, les fragments du *Vaisseau fantôme* [*Der fliegende Holländer*] et du *Lohengrin* exécutés à Paris ne m'ont laissé, avec un saignement d'oreilles, que l'impression d'un noir cauchemar.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

Qu'il soit donc bien entendu qu'en admirant le premier opéra du musicien de l'avenir, je ne me rallie qu'à sa musique du passé. – Bravo, après *Rienzi*, - après *Tannhäuser* et *Lohengrin*. Hélas! et Holà!

Le héros du poème est ce tribun de collègue qui galvanisa un instant, avec des souvenirs de classe et des défroques archaïques, la République romaine au quatorzième siècle. – « Rienzi fut de basse extraction, » - dit la naïve et vivante chronique contemporaine en patois romain, connue sous le titre de *Frammenti di storia romana*. – « Son père était cabaretier, sa mère blanchisseuse, nourri du lait de l'éloquence, bon grammairien, meilleur rhéteur, excellent commentateur. Oh! qu'il lisait rapidement! il aimait beaucoup Tite-Live, Sénèque, Tullius et Valère-Maxime; il se plaisait beaucoup à raconter les magnificences de Jules César. Tous les jours il étudiait les bas-reliefs dispersés autour de Rome; seul il savait lire les anciennes épitaphes, traduisant et interprétant ces fleurs de marbre. » « Oh! disait-il souvent, où sont ces braves Romains? Où est leur justice? Leur temps pourra-t-il revenir? » C'était un bel homme, et il était notaire. »

La vie de Rienzi n'est, d'un bout à l'autre, qu'un scénario de théâtre. Il entra par un décor dans l'histoire; une machine de coulisses le porta d'un bond au pouvoir. Rome, abandonnée pour Avignon par les papes, était livrée à l'anarchie des Seigneurs. Guelfes contre Gibelins: Orsini contre Colonna; pillage en permanence, on s'entre-tuait dans ses rues, comme autrefois dans son Colisée. Profitant de la détresse d'une famine, Rienzi fit exposer au Capitole, du côté de la place où se tenait le marché, un grand tableau représentant un vaisseau sans timon ni voiles, ballotté sur une mer orageuse. Une femme vêtue de noir, la robe déchirée, les cheveux épars, était à genoux sur le tillac: au-dessus on voyait écrit: « C'est ici Rome! » Autour du navire en péril, quatre autres vaisseaux échoués flottaient sur les vagues, portant des cadavres de femmes, avec ces quatre inscriptions: « Babylone! » « Carthage! » « Troie! » « Jérusalem! » Lorsque la foule fut attroupée autour de cette enseigne de la patrie en danger, Rienzi la commenta par un discours retentissant de grands mots antiques. – Une autre fois, il étalait devant la multitude, une table d'airain, trouvée dans une fouille, sur laquelle était inscrit un sénatus-consulte, par lequel le Sénat conférait à Vespasien ses pouvoirs, et il excitait l'enthousiasme en rappelant que c'était le peuple de Rome qui autrefois faisait les Empereurs.

Ces deux harangues valurent deux appels aux armes. Toute l'Italie érudite et pittoresque de la Renaissance n'est-elle pas dans ce soulèvement d'un peuple révolutionné par une inscription et par un tableau?

Un matin, après avoir entendu trente messes, Rienzi, à la tête de cent hommes, s'empare du Capitole et proclame le *Buono Stato*. Il s'intitule « Nicolas

sévère et clément, Tribun de liberté de paix et de justice, illustre Libérateur de la sainte République Romaine. » Son gouvernement fut d'abord bienfaisant et sage. Il décréta la mort à tout homicide sans distinction de rang, l'asile enlevée aux assassins, l'ordre de vider tous les procès en quinze jours, les ecclésiastiques soumis au droit commun, les châteaux, repaires de tyrannie et de brigandage, enlevés aux barons et livrés au peuple. Les Messagers de paix, mis en scène par M. Wagner dans le second acte de son opéra, allèrent porter, par toute l'Europe, la bonne nouvelle de Rome ressuscitée de ses cendres. Ils tenaient une baguette d'argent gravée aux armes du peuple, du pape et du tribun. – « J'ai porté cette baguette, disait l'un d'entre eux, dans les rues des villes, comme dans les sentiers des forêts; des milliers d'hommes se sont agenouillés devant elle et l'ont baisée avec des larmes de joie, en reconnaissance de la sûreté des grandes routes et de l'expulsion des brigands. » Le fantôme de l'antiquité restaurée, que l'Italie poursuivait depuis tant de siècles, semblait enfin prendre souffle et vie. Mais le vertige monta vite à la tête du plébéien juché sur ce pavois archéologique. Le tribun improvisé se mit à contrefaire le César. Il se drapait de la chlamyde impériale; il paraissait dans les processions le globe et le sceptre en main; un cérémonial byzantin entourait le fils du tavernier et de la lavandière. Les hauts barons se tenaient devant sa chaise curule, debout et tête basse: « Ah! comme ils avaient peur! » s'écrie la Chronique: *Deh! Como stavano paurosi*. Sa femme, lorsqu'elle allait à Saint-Pierre, était escortée de patriciennes qui l'éventaient avec de longs voiles... - Un jour l'idée lui vint de se faire armer Chevalier du Saint-Esprit dans l'église de Saint-Jean Latran. La fête eut l'éclat et le fracas d'un Triomphe. Le tribun marchait vers l'église vêtu d'une longue robe de soie à franges d'or. Deux hommes le précédaient, l'un tenant sa bannière, l'autre une épée nue levée sur sa tête. Autour de lui, une troupe de seigneurs galopaient sur des chevaux caparaçonnés de sonnettes. Des trompettes d'argent le précédaient, sonnait des fanfares au crépuscule, il monta à la chapelle du pape Boniface et il dit au peuple: « Apprenez que cette nuit je dois devenir Chevalier. Revenez demain, et vous entendrez des choses qui plairont à Dieu dans le ciel et aux hommes sur la terre. » La nuit venue, le tribun se baigna dans la conque de porphyre où Constantin, selon la tradition, avait été baptisé par le pape Sylvestre; puis il se coucha, comme un dieu, sur un lit dressé dans l'enceinte du temple. – Le lendemain, il reparut en habit d'écarlate fourré de petit-gris. Un patricien lui ceignit l'épée et lui chaussa les éperons d'or. Il entendit ensuite une messe solennelle. Au milieu de l'office il s'avança vers le peuple et somma l'empereur d'Allemagne et le roi des Romains de comparaître à son tribunal. Puis, tirant son épée, il en frappa l'air du côté des trois parties du monde, en criant: « Ceci est à moi! Ceci est à moi! Ceci est à moi! »

Ces coups d'épée dans l'air résumaient toute sa politique, amalgame pédantesque et puéril des traditions de la chrétienté et du paganisme, de Romulus et de Grégoire VII. Aussi bien qu'à sa tête la force manquait à son bras. Il y parut le jour où, dans un banquet, il fit arrêter d'un coup tous les seigneurs qui conspiraient contre lui. La tragédie s'annonçait terrible: à peine entrés dans leur prison, les barons s'y trouvaient en face de moines envoyés pour les confesser. La salle des Jugements était tendue d'un drap blanc sillonné de longues raies sanglantes. Rienzi avait convoqué le peuple sur la place en lui annonçant leur supplice. – L'heure arrivée, son cœur défaillit, la condamnation attendu tourné en un sermon dont le texte était le *Dimittite nobis* du *Pater noster*. Après avoir contrefait Sylla, le tyran manqué parodia Auguste. Il intercédait auprès du peuple pour les prisonniers, déclara en leur nom, qu'ils se

repentaient de leurs crimes, et les remit en liberté après leur avoir distribué des prétures et des préfectures, des duchés en Toscane et en Campanie. – Chargés de ces bienfaits ridicules, les barons s'enfuirent à bride abattue pour se retourner furieusement contre le tribun. Une bataille gagnée sur eux aux portes de la ville, et où furent tués trois des Colonna, ne fit qu'ajourner sa chute imminente. Absent du combat, il n'y avait pris part qu'en racontant le matin au peuple, comme un tyran de théâtre, un songe de bon augure qu'il avait fait la veille. Il n'en triompha pas moins au Capitole avec une burlesque jactance. – Bloqué dans Rome par la révolte de la campagne, renié et excommunié par le pape, forcé de se dédire, de se soumettre au Vicaire, contraint enfin d'abdiquer, Rienzi mit bas au Capitole son sceptre dérisoire, son oripeau césarien, et s'évada furtivement, laissant Rome dans une anarchie pire que celle où il l'avait prise.

Il y rentra cependant, après sept ans de captivités obscures et d'intrigues mystérieuses, en qualité de Sénateur de Rome, délégué par Innocent VI. Ce dernier acte de sa tragi-comédie ne dura pas plus qu'une échauffourée. Le grand homme chanté par Pétrarque reparut, arrachant son masque, sous la face d'un renégat, aux gages de la papauté. Ses proscriptions et ses exactions insurgèrent contre lui le peuple rallié aux seigneurs. – *Mora Cola de Rienzi traditore!* Ce cri retentit un matin et souleva Rome. Assiégé dans le Capitole, auquel l'émeute mit le feu, Rienzi s'en échappa sous le manteau du portier. Reconnu et arrêté au bas de l'escalier du palais, il fut décapité et mis en pièces par la populace. Un tronçon de son corps fut pendu, près de San-Marcello, au croc d'un boucher. De trône de César, qu'il avait escaladé un instant, l'histrion classique tombe dans l'abattoir où avait roulé Vitellius. – La grandeur et le grotesque, le patriotisme et la fourberie, le martyre et le ridicule sont si étrangement mêlés dans sa vie factice, qu'il est difficile de les démêler. L'époque et la bouffonnerie peuvent également revendiquer son histoire. On dirait une page de Tacite collée sur la statue de Pasquin.

Grand homme ou faquin, *tragediante* ou *comediante*, Rienzi, à quelque point de vue qu'on le juge est, à coup sûr, un vrai héros d'opéra. Il en a la pose et l'emphase, le panache et la cavalcade; son histoire est à grand spectacle et abonde en changements à vue. – M. Wagner, qui fait les pièces de ses partitions, n'en a pourtant tiré qu'un parti médiocre. Son poème est confus et incohérent; si ce n'est pas encore la musique de l'avenir, c'en est déjà le livret. D'un bout à l'autre le drame est envahi par la foule: elle l'accapare et elle le déborde; elle couvre les voix de son tumulte anonyme, elle coupe brutalement la parole aux passions et aux sentiments personnels. A peine un duo rapide, un trio hâtif peuvent-ils percer par intervalles cette cohue épaisse. Les amours du jeune Colonna et d'Irène, la sœur de Rienzi, y font l'effet d'un couple timide séparé, à chaque rendez-vous, par les bourrades d'un attroupement. – Au premier acte, rixe des Orsini et des Colonna; acclamation du peuple saluant son tribun. Au second, le peuple se content de crier mort aux assassins de Rienzi. Mais quelle revanche il prend au troisième! appel aux armes, hymne guerrier, prière de femmes implorant la Madone pendant le combat, retour de l'armée et chœur de victoire. Autre chœur, au quatrième acte, de factieux complotant l'assassinat du tribun; émeute finale au cinquième. C'est le suffrage universel appliqué à la tragédie lyrique, le programme socialiste des masses opprimant l'individu, transporté et réalisé sur la scène. – Des situations grandioses surgissent çà et là; mais leur éclat ne peut compenser le défaut d'intérêt qui résulte de cet emploi constant de la multitude. L'hydre de l'anarchie est, en somme, le principal personnage du poème de M. Wagner. Or, le moyen de s'intéresser à un

monstre. – un monstre à cent têtes de // 2 // comparses poussant à l'unisson le même cri!

Ceci dit, j'arrive à la partition, à demi reniée par M. Wagner, qui date son Hégire du *Tannhäuser*. Il méprise fort, dit-on, cet *opuscule* de jeunesse. C'est pourquoi, sans doute, nous l'admirons, en bien des parties. Il y a l'épaisseur d'un système entre *Rienzi* et ses autres œuvres. C'est la différence du jour à la nuit, du livre au grimoire, et du chant au bruit. En cherchant bien on y trouverait, à l'état latent, les germes de la doctrine mortelle qui a dévasté son talent. Sous cette première création fermentée, par endroits, le chaos futur qui doit l'absorber. La sonorité, souvent magnifique, y est excessive. La trompette et le trombone, la grosse caisse et le tambour, cette soldatesque de l'orchestre, y fait rage autant que merveille. Les voix, étouffées par l'énorme appareil des instruments de cuivre, semblent parfois les clameurs des victimes enfermées dans le taureau d'airain de Phalaris. Mais ce tumulte, du moins, est distinct et intelligible. Le rythme fait de l'ordre avec son désordre; s'il violente l'oreille il ne la brise pas: en la frappant, il s'en fait comprendre. Et quelle ardeur dans cette musique à outrance! quelle véhémence de style et quelle volonté! Il y règne un souffle héroïque d'une force entraînante. L'inspiration du musicien n'a rien, sans doute, du calme et de la beauté d'une Muse. C'est la Pythie sur son trépied, s'agitant et gesticulant au milieu d'une fumée traversée de flammes; le Dieu la possède comme ferait un démon; il remplit sa poitrine de clameurs et sa bouche d'écume. Mais des accents sublimes révèlent sa présence: *Deus! Ecce Deus!* L'oracle crie, mais il a parlé.

Il serait presque impossible d'analyser en détail cette partition serrée et compacte, dont les morceaux se tiennent comme les pièces d'une armure. Nous signalerons pourtant au premier acte, l'admirable chœur des Seigneurs aux prises: voix et épées se croisent du même choc; et l'orchestre jette sur cette tempête humaine un roulement d'orage. – Le second acte nous réservait une surprise délicieuse, celle du chœur des « Messagers de la Paix », représentés par une troupe de jeunes femmes vêtues de tuniques blanches et appuyées sur des bâtons d'or:

Ecoute, peuple, écoute les messages joyeux!

-Rien de suave et de candide comme cette mélodie pacifique. Le couplet du coryphée:

J'ai vu partout régner la paix!

s'en détache avec une douceur virginale. C'est divin et enfantin à la fois; cela rappelle les airs surnaturels des petits Génies dans la *Flûte enchantée* de Mozart. On croirait encore entendre chanter des bergers des *Adorations* peintes par les vieux maîtres, qu'on voit marcher en file vers la Crèche, à la clarté de l'étoile, un lis à la main ou un agneau dans les bras. – La salle entière a redemandé cette ravissante cantilène. Le septuor final, composé et manié en maître, a soulevé le même enthousiasme.

Au troisième acte le bruit l'emporte et les chœurs enchevêtrés l'un dans l'autre tournent, un instant, au tohu-bohu. Je n'y trouve guère à citer qu'une romance d'une tendresse exquise, mais qui, prise entre deux vacarmes guerriers, semble une fleur écrasée sous le galop d'une légion. – Une scène superbe domine tout l'acte suivant. *Rienzi*, déchu de la faveur populaire,

traverse des groupes hostiles et embusqués aux portes de Saint-Jean de Latran. Le légat du pape qui vient d'y entrer s'apprête sans doute à célébrer par un *Te Deum* sa victoire sur les Colonna: la protection de l'Eglise retient les poignards levés derrière lui. Rienzi harangue cette foule irritée; il la dompte par sa parole et lui arrache encore une acclamation. Il va franchir les degrés du temple... A ce moment un chant de moines s'élève du fond du sanctuaire et lance sur lui les versets lugubres de l'excommunication. Le peuple, saisi d'effroi, se disperse, le vide se fait autour du tribun foudroyé. Ses cris de protestation se heurtent et se brisent contre l'anathème impassible retentissant dans la basilique. – Il y a là un moment d'éclat, de panique, d'horreur sacrée d'un effet terrible. C'est effrayant et solennel à la fois. On dirait un *Dies iræ* historique; la Trompette du Jugement dernier sonnée par un prêtre à l'oreille d'un damné vivant.

Le dernier acte, commencé par une belle prière de Rienzi, se termine par la scène pathétique du tribun parlant à l'émeute, au milieu des flammes; duo pathétique qui rappelle l'orateur grec haranguant la mer pendant une tempête.

Le succès a été éclatant et presque unanime. En m'associant aux applaudissements qui l'ont proclamé, je sens encore le besoin de restreindre mon admiration à ce seul ouvrage de M. Wagner. Pour moi, *Rienzi* est une oasis dans le désert bruyant et vide de son œuvre. Entre ce premier opéra et ceux qui ont suivi, il y a une frontière qui marque la fin de l'art habitable. *Hic desinit orbis*. Talent en deçà, ténèbres et stérilité au-delà. Depuis *Rienzi* M. Wagner a érigé en dogmes la cacophonie et l'incohérence. Sa musique, comme celle des Corybantes qui entouraient les autels où se célébraient les Mystères, semble n'avoir pour but que d'effrayer et d'écarter les profanes. – « Il a mangé du tambour et bu de la cymbale! » criaient les Hiérophantes de ces bacchanales, pour désigner l'initié qui avait traversé la terrible épreuve. – « Si je comprends ce que je mange, je te chasse! » disait un gourmet à son cuisinier. – En deux mots, voilà la musique M. Wagner. Elle impose pour révéler ses secrets, des tortures d'esprit que l'algèbre a seule le droit d'infliger; d'un art qui doit charmer les sens elle fait un supplice d'acoustique: l'inintelligible est son idéal.

Les partisans de l'école de l'avenir objectent quelquefois à leurs adversaires que la musique allemande échappe par sa profondeur à l'esprit français. Mais le génie de Weber ne règne-t-il pas à Paris aussi bien qu'à Dresde? Nous le suivons sans nous égarer dans les forêts enchantées du *Freyschutz* [*Der Freischütz*] et de *Preciosa*. Les symphonies de Beethoven, ces chefs-d'œuvre d'une élévation colossale, ne sont-elles pas devenues, grâce au directeur même du Théâtre-Lyrique, presque populaires? Je ne parle pas de Meyerbeer, qui depuis quarante ans remplit l'Opéra. L'esprit français, qu'on dit si frivole, démêle le Beau sous les formes qui lui sont le plus étrangères, et aussitôt qu'il l'a saisi, il se l'assimile avec enthousiasme. Ce qu'il n'admet pas, ce qu'il ne saurait admettre sans se nier lui-même, c'est la diffusion posée en règle, l'obscurité substituée à la profondeur; c'est l'art mystique mourant orgueilleusement d'inanition au milieu du vide. Or la sensation du vide est celle qui domine lorsqu'on écoute les œuvres où M. Wagner a déployé son système. Cette mêlée atroce de modulations déchirantes, ces motifs brouillés et raturés à dessein, dès qu'ils esquissent le plus faible rythme, cette hostilité acharnée des instruments et des voix, cette décomposition des sons, que ne délimitent plus ni ligne, ni contour, tout cela ne laisse dans l'esprit aucune idée, aucun sentiment, pas l'ombre d'une rêverie, pas le reflet d'une image. « Frappe, mais parle! » crierait-on à l'écrasante mélodie. Mais elle tombe et retombe sur les sens brisés avec l'énergie brutale d'un marteau d'enclume; la langue articulée lui semble

interdite.

Et savez-vous le danger de ces charivaris rebutants et amphigouriques? C'est qu'ils vous rejettent dans l'excès contraire; c'est que la répulsion qu'ils inspirent vous ferait chérir la vulgarité. Oui, au sortir du *Tannhäuser* et de *Lohengrin*, on se dit que les *Rendez-vous Bourgeois*, - paroles et musique, - sont une chose lumineuse et rafraîchissante. On fredonne des couplets de vaudeville; on regrette le temps où l'orchestre d'un opéra aurait tenu tout entier sur le tonneau d'un ménétrier; on se reporte à l'âge d'or où Rameau gardait le troupeau de Fontenelle, en soufflant dans son galoubet. – Oh! la coudrette! Oh la fougère! Oh, les dix moutons que Lubin donnait à Philis sur un refrain de pinson.

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Tes petits glouglous!

Si l'ami Lulli [Lully] était là, on le supplierait de prendre sa plume – pour écrire un mot!

Revenons à *Rienzi* pour l'applaudir une dernière fois. M. Padeloup l'a monté avec un luxe superbe. Il n'a pas seulement de l'intelligence, il y a du dévouement dans sa mise en scène. Montjauze [Monjauze] soutient avec bravoure un rôle écrasant, Lutz, M^{me} Borghèse et M^{lle} Sternberg l'ont vaillamment secondé. – N'oublions pas M^{lle} Priolat [Priola], qui chante d'une voix sympathique et fraîche les charmants couplets du *Messenger de la Paix*.

LA LIBERTÉ, 12 avril 1869, pp. 1-2.

Journal Title:	LA LIBERTÉ
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	12 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	Lundi 12 avril 1869
Livraison:	
Pagination:	1-2
Title of Article:	THÉÂTRES
Subtitle of Article:	THEATRE-LYRIQUE: <i>Rienzi</i> , opéra en actes, paroles de MM. DE NUITTER ET GUILLAUME, musique de M. WAGNER.
Signature:	PAUL DE SAINT-VICTOR
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page
Cross-reference:	None